

LE «DOUBLE TÉMOIGNAGE» : LE MESSAGE D'OLIVELLI DANS LES RÉCITS DES CAMPS

Chiara Nannicini Streitberger
Université Saint-Louis, Bruxelles

La question très débattue du témoignage de déportation, et souvent celle du témoignage en général, impliquent la figure même du témoin, qui se fait conteur, narrateur, écrivain, journaliste ou sujet interviewé, selon les cas. L'identité du témoin surplombe l'acte même de témoigner, car c'est lui/elle qui prend l'initiative de passer le message, de le mettre sur papier ou de le faire revivre devant une assemblée, de l'enregistrer, de le graver, afin que les autres sachent. Le message consiste en une évocation du passé, une reconstruction narrative des événements vécus et endurés en première personne – d'où les relations très étroites de ce genre avec celui de l'autobiographie – mais aussi en une évocation des événements vécus et endurés par la personne comme membre d'une communauté entière – d'où les termes de chronique ou de témoignage collectif. Lorsque le témoignage individuel donne une place très importante à l'expérience d'autrui, il peut atteindre une forme hybride, une sorte de témoignage indirect, ou de témoignage par procuration. Or, si la question du témoin-conteur, celui qui dit «je», reste au centre des débats dans la bibliographie critique sur les témoignages autobiographiques des camps, la question du témoignage indirect, en revanche, l'a été en moindre partie¹.

1. Voir par exemple : Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Hachette, 2002 ; Marie Bornand, *Témoignage et fiction. Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Droz, 2004 ; Pier Vincenzo

Le double témoignage

Le terme de « témoignage indirect », toutefois, n'est pas adapté à mon propos, car il a été utilisé pour désigner un autre concept. Ainsi, une précision terminologique s'impose. Bien connue, la réflexion de Primo Levi dans sa somme poétique, *Les naufragés et les rescapés*, a soulevé un débat très stimulant, lorsqu'il y affirme que tout témoignage délivré par un rescapé ne peut être qu'*indirect*, car le témoin qui a survécu n'a pas parcouru jusqu'au bout l'expérience de l'anéantissement, dont la dernière étape est la mort ; son témoignage ne peut être qu'*indirect*, écrit Levi, en considérant le cas de celui/celle qui a sombré dans le néant, considéré paradoxalement comme le *témoin intégral*². Le terme que je propose d'utiliser ici est donc celui de « double témoignage », qui me semble mieux définir le cas du témoin qui écrit sa propre histoire mais qui inclut, dans le récit, l'histoire d'un autre camarade qui, lui/elle, n'a pas pu témoigner.

En laissant de côté, pour une fois, les témoignages en première personne, qui m'ont occupée à plusieurs reprises, j'aimerais aborder ici la question du témoignage des victimes, qui n'ont pas pu témoigner en première personne. Je me demande donc s'il est possible de concevoir une forme de témoignage de leur part, témoignage que l'on puisse lire et déduire dans le témoignage d'un autre, rescapé – ce qui impliquerait une forme de *témoignage* hybride, que j'ai désignée comme « double », faute d'autres termes.

Certes, les témoins qui ont péri n'ont pas pu témoigner : si certains l'ont fait jusqu'au stade où l'écriture et l'enregistrement de données était possible, et leur témoignage existe concrètement (comme celui d'Etty Hillesum³), il se termine forcément avant le *Transport* vers l'ultime destination. Pour connaître le sort final du témoin, la seule possibilité est de consulter le témoignage d'un/e

rescapé(e) qui l'ait connu ou rencontré dans le camp et qui lui réserve une place dans ses souvenirs, et lui consacre une section de son récit.

Certains de ces doubles témoignages, écrits ou racontés par des camarades ayant survécu, peuvent se consacrer entièrement à l'ami, au conjoint, au camarade décédé, afin d'en raviver la mémoire : un exemple parmi d'autres, *Milena* de Buber Neumann⁴, séparé du témoignage autobiographique de la même *écrivaine* qui mentionnait, lui aussi, l'amie Milena⁵ ; rappelons encore le livre de Charlotte Delbo, qui cherche à faire revivre toutes les camarades de déportation dans *Le convoi du 24 janvier*⁶, véritable acte de témoignage collectif. On le sait, Delbo y propose une série très sobre des récits de vie (et de mort), en ordre alphabétique, en s'incluant elle-même dans la liste (mais avec son nom d'épouse, Dudach)⁷. Même dans les cas où le témoin se met dans l'ombre pour laisser la place à autrui, on ne pourra négliger sa présence et sa voix, base et noyau du témoignage.

Parfois, le double témoignage est un acte d'amour, de respect, de justice. Il est motivé par une telle solidarité et générosité qu'il vaut absolument la peine d'être rappelé et étudié. Mais la question que je voudrais aborder ici n'est pas encore là. Peut-on admettre qu'il existe une forme de témoignage des amis ou camarades disparus, qui s'exprime par le biais du témoignage du rescapé ? Ces victimes qui ont péri ont-ils/elles réussi à livrer un témoignage, à travers celui des témoins-conteurs, qui franchisse les limites de l'histoire et de la nature ? Un message peut perdurer après la mort d'un homme ou d'une femme dans les camps, bien sûr, mais ce message, pourrait-il être défini et considéré comme une forme de témoignage tout en étant transmis et sauvé de l'oubli par autrui ? Bien sûr, il est possible d'avoir d'autres documents qui remontent à

Mengaldo, *La vendetta è il racconto. Testimonianze e riflessioni sulla Shoah*, Torino, Bollati Boringhieri, 2007.

2. Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, traduit de l'italien par A. Maugé, Paris, Gallimard, 1989, p. 96.

3. Etty Hillesum, *Une vie bouleversée, suivi de Lettres de Westerbork*, traduit du néerlandais par Ph. Noble, Paris, Seuil, 1995.

4. Margarete Buber Neumann, *Milena*, traduit de l'allemand par A. Brossat, Paris, Seuil, 1986.

5. M. Buber Neumann, *Déportée en Sibérie*, traduit de l'allemand par A. Postel-Vinay, Paris, Seuil, 2004 ; *Déportée à Ravensbrück*, traduit de l'allemand par A. Brossat, Paris, Seuil, 1988.

6. Charlotte Delbo, *Le convoi du 24 janvier*, Paris, Minuit, 1965.

7. *Ibid.*, p. 100-102.

la vie précédente de cette personne, comme les lettres envoyées en grande partie avant la déportation, qui renseignent sur l'attitude et les pensées de cette période dont ils témoignent tout à fait. Mais le message ultime, celui qui a été exprimé dans la dernière phase de déportation qu'est le camp de concentration, ce message ne peut nous parvenir que par discours rapporté.

La voix des témoins

La question s'est posée à plusieurs reprises pendant une longue recherche que j'ai menée, ces dernières années, sur un corpus de témoignages écrits constitué par les rescapés italiens du camp nazi de Flossenbürg, en Bavière orientale⁸. En effet, beaucoup de témoins ayant partagé les expériences de déportation et d'emprisonnement, ainsi que les lieux et les temps de leur expérience concentrationnaire – ce qui est plutôt rare – ils avaient souvent côtoyé les mêmes personnes, aussi bien les bourreaux que les camarades. En particulier, au bout de quelques pages, presque tous les témoins évoquaient le souvenir d'un personnage positif : Teresio Olivelli. La figure de ce camarade de déportation rayonnait dans plusieurs récits sur Flossenbürg.

La vie exemplaire d'Olivelli et son attitude dans les camps a fait l'objet de plusieurs essais monographiques⁹; plus récemment, son nom a également été révélé au grand public lorsqu'il a été déclaré Vénérable par le Pape François, le 14 décembre 2015, ce qui a déclenché une autre vague de publications. Afin de développer ma thèse, je préfère faire ressurgir sa figure historique et humaine en puisant d'abord aux témoignages de ses camarades de déportation, qui ont dressé son portrait de manière aussi vive et indélébile.

Dans les témoignages, Olivelli apparaît assez vite, dès le début, à l'arrivée au camp de Flossenbürg, car il sert comme interprète

8. Chiara Nannicini Streitberger, *Ricordate compagni? Testimonianze dei reduci italiani dal lager di Flossenbürg*, Florence, Franco Cesati, 2017 (sous presse).

9. Les essais sur Olivelli sont nombreux. Rappelons d'abord celui de Paolo Rizzi, *L'amore che tutto vince. Vita ed eroismo cristiano di Teresio Olivelli*, Rome, Libreria Editrice Vaticana, 2004.

de l'allemand à l'italien. La connaissance de l'allemand étant assez rare parmi les déportés italiens, Olivelli, qui maîtrisait cette langue, est vite reconnu et souvent rappelé dans les récits d'après-guerre, comme l'interprète, par excellence, des italiens :

Soldat ou caporal qu'il soit, il nous crie dessus, se dirige vers nous et aboie en allemand des ordres incompréhensibles : quelqu'un lève la main, sort du rang et se met à ses côtés, c'est Teresio Olivelli, journaliste, de Milan, il parle quatre ou cinq langues, y compris l'allemand ; maintenant, il est promu *Dolmetscher* (interprète), et nous traduit les aboiements en italien : « Ceux qui connaissent la mécanique doivent sortir du rang et former une file ici. »¹⁰

Sa tâche d'interprète est fondamentale pour traduire les ordres et fournir ainsi une chance supplémentaire de survie dans le camp, la connaissance de l'allemand étant un atout très utile, pour ne pas dire indispensable, comme on le sait. C'est déjà une bonne raison pour le mentionner dans un récit sur Flossenbürg, qui traite de l'hiver 1944-1945, car tous les italiens internés *devaient* le connaître. Mais Olivelli s'impose petit à petit à travers les pages des témoignages, car bientôt les prisonniers se rendent compte qu'il ne se limite pas à traduire, transmettre et expliquer les ordres : il utilise sa fonction pour aider les camarades dans toute circonstance, sans craindre les représailles et les énervements des kapos, que son attitude altruiste lui attire.

Le seul élément d'agrégation était resté le cher, doux, très gentil Olivelli qui, sous sa casquette d'interprète, nous transmettait des ordres et des dispositions, soigneux seulement d'intervenir pour négocier, adoucir les bestialités du chef de bloc fou, ayant comme résultat de recevoir souvent les coups qui nous étaient destinés.¹¹

On voit bien que les informations sur « l'interprète des italiens », comme il était désigné par les bourreaux, laissent très vite la tonalité neutre de la chronique pour devenir de plus en plus chaleureuses et émotionnelles, tant le souvenir d'Olivelli est resté gravé dans la mémoire des témoins-conteurs. Leurs jugements sur lui concordent tous, sans que les témoins – faut-il le rappeler – se

10. Vittore Bocchetta, '40-'45, *quindici anni infame*. Melegnano, Montedit, 1995, p. 120. C'est moi qui traduis, tout comme pour les citations successives.

11. Franco Varini, *Un numero un uomo*, Milan, Vangelista, 1982, p. 77.

soient lus mutuellement. En lisant ces textes, nous avons vraiment l'impression qu'il se soit fait aimer par tous, sans exception.

Parfois le narrateur, dès la présentation d'Olivelli à l'arrivée dans le camp, ressent l'exigence d'anticiper l'information de sa mort, en reliant son attitude généreuse avec le sort tragique qui s'ensuit :

L'interprète italien qui nous traduit de l'allemand était Teresio Olivelli, qui devint ensuite également l'interprète de ma baraque. Ce fut cet engagement de sa part, le mettant constamment en contact avec les kapos, ainsi que son altruisme, qui le conduirent à la mort.¹²

Après la période de quarantaine passée dans le camp central, Olivelli est affecté au *kommando* d'Hersbruck, avec d'autres prisonniers italiens. Ce camp satellite de Flossenbürg, se trouvant tout près de Nürnberg, était particulièrement dur ; pour le travail, qui consistait à creuser des tunnels sous la terre, les *Stollen* (censés accueillir des usines souterraines à l'abri des bombardements, qui n'ont jamais servi) en évacuant les pierres à la main et à pied, et pour le climat rigide et froid que les prisonniers subissaient pendant la journée, les trajets du camp au *Stollenbau* et les terribles nuits dans les baraques. C'est dans ce sous-camp d'Hersbruck qu'Olivelli est mort, le 17 janvier 1945. Cette dernière période n'est relatée que par les témoins qui faisaient partie du même *Kommando* à Hersbruck et, puisqu'il y a eu très peu de survivants, les témoins italiens qui en parlent sont en nombre de trois : Bocchetta, Geloni, Pascoli. Mais la nouvelle de sa mort se répand vite et atteint les italiens restés dans le camp central : comme le général Cantaluppi, qui le rappelle dans son récit¹³. On sait que, déjà très affaibli, Olivelli a été assassiné par un kapo qui lui a asséné un coup de pied dans l'estomac, alors qu'il essayait de protéger un jeune déporté, sauvagement battu. Les témoins assistent impuissants à sa mort mais se jurent de ne pas l'oublier : quelques dizaines d'années après, la promesse est tenue, Olivelli devient un personnage central, une figure incontournable, dans plusieurs témoignages.

12. Italo Geloni, *Ho fatto solo il mio dovere*, Pontedera, Bandecchi & Vivaldi, 2001, p. 26.

13. Gaetano Cantaluppi, *Flossenbürg. Ricordi di un generale deportato*, Milan, Mursia, 1995.

Loin d'être rappelé comme une victime de la violence homicide nazie, pourtant, il laisse une empreinte de courage et d'énergie dans ces textes. Si les témoins conteurs rappellent les épreuves endurées par Teresio, les coups, les blessures, les humiliations, ils se souviennent encore mieux de ses dires enflammés, de sa manière d'insuffler de l'espoir dans les esprits et de restaurer le sens de la dignité de ces patriotes. C'est ce message que je voudrais considérer, ici, comme une forme de témoignage.

Le message d'Olivelli

Il existe des épisodes qui se retrouvent dans plusieurs témoignages du même camp, des épisodes clé qui ont marqué les esprits plus que d'autres. L'exemple typique d'un élément thématique qui se répète dans presque tous les témoignages de Flossenbürg, tel un refrain lugubre et ses multiples variantes, est la description du sapin de Noël. Dressé à côté de la potence, où les derniers cadavres pendus avaient été volontairement laissés par les SS comme décoration sadique, aberrante et blasphème, il a blessé les esprits des détenus au point de devenir un *topos* de leurs témoignages écrits. Comment ne pas relater un épisode pareil ? Un tel spectacle ne peut être ni oublié ni passé sous silence. Un autre épisode clé se retrouve presque à l'identique chez plusieurs témoins conteurs, et il me semble constituer un bel exemple opposé au précédent, car il rayonne cette fois d'une force positive et prodigieuse. Il nous présente Olivelli, enfermé dans le wagon à bétail du train, entonner un hymne patriotique, le célèbre air du *Va' pensiero* tiré du *Nabucco* de Giuseppe Verdi. Au grand étonnement de ses camarades, entassés les uns sur les autres sans espoir, sans air, Olivelli commence à chanter, « *Va' pensiero, sull'ali dorate...* » : il chante d'abord doucement, puis à tue-tête ; il commence seul, mais sera bientôt suivi par toutes les autres voix. Tous connaissent ce chant, mélodie de l'esclavage et de la nostalgie du pays, et en même temps emblème de l'Italie, car adopté, depuis 1842, comme l'hymne du peuple italien (et, paradoxalement, jamais des institutions). Ils savent donc tous le chanter en chœur :

Du fond du wagon, au même instant, on entendit un chant étouffé qui, petit à petit, se fit plus puissant : Teresio Olivelli, Médaille d'Or à la Valeur

Militaire de la Résistance, mort assassiné par les « SS » dans le camp d'Hersbruck, avait lancé un défi : c'était la romance « Va pensiero sull'Alì Dorate ». Nous chantâmes tous sans exceptions, et, même ceux qui ne connaissaient pas la belle Romance du Nabucco de Verdi, là où elle dit « O Mia Patria si Bella e Perduta », cria avec nous « O Mia Patria si Bella e Vittoriosa ». ¹⁴

On chante.

Cinquante voix entonnent le chœur du Nabucco, qui est un rappel nostalgique de notre terre lointaine :

« Va, pensiero sull'Alì Dorate ».

Les hommes de l'escorte sont admiratifs. Beaucoup de nôtres ont les larmes aux yeux. ¹⁵

Le camp de Flossenbürg ayant surtout servi pour enfermer les prisonniers politiques, pour la plupart des antifascistes, on trouve beaucoup de socialistes, de communistes et d'anarchistes dans leurs rangs, mais aussi quelques catholiques, comme Olivelli. Or, il est assez étonnant de remarquer que le souvenir d'Olivelli n'est guère influencé par l'idéologie du témoin – bien présente par ailleurs – mais que tous, sans exception, en louent les actes et les paroles avec grande émotion. Par exemple, Geloni, ancien résistant antifasciste qui n'est pas croyant, relate un épisode intéressant à cet égard :

Je me souviens que le huit décembre 1944, jour de l'Immaculée, nous étions déjà au travail à 5 heures du matin. Olivelli appela tous en cercle, et ils se mirent à prier... En répondant, je dis : « Hélas, comment puis-je prier, si je ne crois pas ? » Je restais de côté, sans rire d'eux, bien entendu, au contraire, je comprenais pourquoi ils le faisaient : pour se redonner confiance. Les deux gardiens nous regardaient en ricanant et Teresio me dit : « Italo, viens avec nous, toi aussi, ne vois-tu pas qu'ils rient de nous ? » J'allai donc avec eux et je parvins même, lentement, à prier. ¹⁶

14. I. Geloni, *Ho fatto solo il mio dovere*, op. cit., p. 18-19. Les majuscules sont de l'auteur.

15. Pietro Pascoli, *I deportati. Pagine di vita vissuta*, Lido, Venise, Istituto Tipografico Editoriale, 1960, p. 86.

16. I. Geloni, *Ho fatto solo il mio dovere*, op. cit., p. 31.

C'est un moment paisible, heureux. Ainsi, Geloni raconte-t-il la suite positive des événements : la distribution de pain, confiture et de quelques pommes de terre, la conclusion de la journée sans coups, ce qui l'amène à se dire, avec un brin d'ironie, mais sans méchanceté : « Si c'est ainsi, je vais finir par me convertir. » ¹⁷ Si la réflexion un peu naïve du protagoniste nous fait sourire, le geste d'Olivelli, par contre, est très remarquable. Lorsqu'il propose très naturellement la prière comme moment de rassemblement et de réconfort, en effet, il s'adresse à tous les camarades sans distinction de foi et d'idéologie ; et c'est là sa force de cohésion et de rayonnement. Car le message qu'Olivelli propage autour de lui est un message positif et rassurant, qui permet à toute la petite communauté malheureuse de se sentir unie et solidaire dans la détresse, non pas passivement résignée au pire, mais prête à supporter les coups et les obstacles dans une attitude active et réactive. L'appel à la cohésion, à l'amitié et à la force du groupe se concrétise à tout moment, dans ses mots et dans ses actes. Même en face des gardiens, son attitude redonne un sens de dignité au groupe misérable des prisonniers italiens, ne serait-ce que pendant quelques instants. Olivelli, bien conscient de l'importance de la dignité humaine dans ces conditions pitoyables (« ne vois-tu pas qu'ils rient de nous ? »), appelle ses camarades à se réunir et à résister, par le chant d'abord, par la prière après, à l'anéantissement du corps comme à l'humiliation de l'esprit.

Un homme dans un « monde de fauves »

Nous avons vu jusqu'à présent, Olivelli dans son action constructive d'aider les autres, de les réconforter tout en leur inspirant la force nécessaire à résister. Malheureusement, les témoins racontent aussi ce que l'interprète des Italiens subissait, au même titre que les autres prisonniers ou – peut-être bien – un peu plus :

Nous arrivâmes à un grand espace. Ils nous alignèrent, crièrent « *Dolmetscher raus!* » Olivelli sortit du groupe et se plaça à côté des allemands. Il traduisit très clairement les mots que l'officier nazi articulait

17. *Ibid.*, p. 32.

à haute voix : déposer les bagages, se déshabiller illico, tout enlever, se préparer pour le bain. Tout retard ou défaillance seraient punis. Celui qui chercherait à cacher un objet quelconque s'en repentirait amèrement. Nous commençâmes à nous déshabiller mais, soit à contrecœur, soit par pudeur, nous le faisons lentement. Notre lenteur fut immédiatement punie. Quelques SS se ruèrent dans nos files et prirent à nous frapper sauvagement. Cependant Olivelli s'égosillait à crier pour nous exhorter à être plus prompts. Je vis un SS qui était près de lui le frapper cruellement au visage. Cette scène se répéta ensuite d'innombrables fois, le pauvre Olivelli essayant désespérément de nous éviter des punitions et les SS ou les kapos rivalisant bestialement entre eux pour décharger sur lui leur haine sadique injustifiée.¹⁸

L'action d'Olivelli, comme on le voit bien ici, dépasse largement la fonction de traducteur et son message de réconfort, poussant son engagement et sa motivation jusqu'à recevoir des coups afin d'éviter les punitions à ses camarades, ce qui revient, dans le récit de Varini, à être battu à leur place¹⁹. Cette scène est décrite une fois pour toutes, mais le témoin prend le soin de nous dire qu'elle se répète « d'innombrables fois » – et se retrouve dans plusieurs témoignages, pourrait-on ajouter. Olivelli n'accepte pas la devise du camp, *Mors tua vita mea*, mais il garde ses valeurs philanthropiques et chrétiennes dans ce contexte qui les refuse d'emblée. Si son attitude ne peut que se terminer par la mort, aux dires de ses protégés prévoyant le pire, elle le fait ressortir dans cet enfer comme un cas isolé et courageux, capable d'aller à contre-courant et de contrer par sa personne la dure et impitoyable loi du camp.

Nous l'avons vu chanter l'hymne de la liberté, prier pour réchauffer les esprits; nous le voyons maintenant dans des actes de véritable martyr de la fraternité. Son comportement, autant que ses paroles ou même plus, a contribué à propager un message de force et d'amour.

Si le message d'Olivelli perdure, la violence, le travail forcé, la faim et le froid ont souvent raison de ces corps torturés. Quelques mois après, dans le terrible hiver 1944, le maelstrom d'Hersbruck

bat son plein, et Olivelli le subit comme les autres. Un autre témoin, Bocchetta, décrit leur retrouvailles quelques semaines après et fait résonner dans son récit quelques échanges :

« Olivelli, comment vas-tu, Olivelli ? Que fais-tu ? »

« Et bien, tu le vois toi-même, je creuse dans la boue inutile de ce fossé. »

« Oh, Olivelli, mon ami ! Que tu es mal fichu, je te croyais embusqué dans un bureau quelconque, avec les triangles verts du camp ! »

« Non, non, tu devrais le savoir... Je ne suis pas fait pour la raison d'être de ce lieu. Mais toi non plus, tu n'es pas une beauté ! »

Son chef arrive en hurlant et lui décharge un terrible coup de matraque sur le dos.

« Au revoir, Olivelli... »

« Au revoir, Bocchetta ! »

Même pas Olivelli, aimé par tout le monde et qui, pour son allemand, est le plus doué, ne semble pas se sauver. Seulement ceux qui ont cessé d'être des hommes peuvent exister dans ce réservoir de fauves!²⁰

Cette image est la dernière, en ordre chronologique, du parcours concentrationnaire d'Olivelli. Bocchetta le rappelle tel qu'il était : un homme droit et digne dans un monde de fauves, quoique très affaibli. Il n'a pas perdu son aplomb et son ironie, au contraire : le témoin donne ici un aperçu de son discours, caractérisé par l'allégorie (*creuser dans la boue inutile*) et la réflexion philosophique (*la raison d'être de ce lieu*). Les répliques de deux hommes contrastent avec le contexte abruti où même le langage est devenu un jargon vulgaire et purement fonctionnel.

Sur le registre du camp (*Nummernbuch*) de Flossenbürg, la mort d'Olivelli est datée 17 janvier 1945, c'est à dire dix jours après son 29^e anniversaire.

« Le royaume des justes »

Teresio Olivelli a mené une vie remarquable avant l'emprisonnement et la déportation. Je me suis volontairement arrêtée sur le

18. F. Varini, *Un numero un uomo*, op. cit., p. 67.

19. D'autres témoignages le confirment. Cf. par exemple les souvenirs de Pesapane et Strada in Luigi Dughera, *Teresio Olivelli*, Bellagio, Edizioni Paoline, 1950, p. 169 et 177.

20. V. Bocchetta, '40-'45, *quinquennio infame*, op. cit., p. 145.

rayonnement de sa personne dans les camps, mais il serait injuste de ne pas rappeler brièvement son parcours. Il est né le 7 janvier 1916 à Bellagio (Come), dans l'Italie du Nord, et s'est formé entre autre auprès de Mons. Luigi Dughera²¹. Il se rend dès 1934 à Pavie pour étudier le Droit, en séjournant au *Collegio Ghislieri*, un internat de renom pour les plus talentueux (dont il deviendra, par la suite, directeur), où il prend part activement à la FUCI, la Fédération universitaire catholique italienne²². Sa première adhésion au fascisme, qui le mène jusqu'à Berlin pour des colloques internationaux, se change, progressivement, en antifascisme convaincu. Pourtant, au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Olivelli, qui avait milité dans les rangs des Alpains²³, se porte volontaire pour la campagne de Russie, sans doute la plus terrible et sanglante parmi celles de l'armée italienne. Il part donc en 1941 mais plus avec l'intention d'aider les camarades souffrants que de combattre et participe à la retraite désespérée des troupes italiennes, qui laisse son long sillon de cadavres dans la neige. À son retour, son engagement antifascisme est désormais irréversible : Olivelli fonde et rédige un journal clandestin d'orientation chrétienne antifasciste, dont le titre est *Il Ribelle (Le Rebelle)*. Il est arrêté le 27 avril 1944, emprisonné à San Vittore, à Milan, et ensuite interné dans le camp de transition de Bolzano-Gries. Enfermé dans le convoi du 5 septembre 1944, il entre à Flossenbürg quelques jours après, où il reçoit le numéro de matricule 21680. Ensuite, lorsque le plus grand nombre d'italiens est transféré au sous-camp d'Hersbruck, il préfère les suivre alors qu'il aurait sans doute pu, en tant que *Dolmetscher* et *Schreiber*, éviter le transport. La mortalité du camp d'Hersbruck est en effet encore plus importante que celle du camp central de Flossenbürg ou d'autres *kommandos*. Selon des documents officiels remontant au début de 1945, le camp comptait

21. C'est à lui que l'on doit, après la guerre, la première monographie sur Olivelli : L. Dughera, *Teresio Olivelli*, op. cit.

22. Giovanni Di Peio, *Teresio Olivelli. Tra storia e santità*, Cantalupa (Turin), Effatà, 2006, 16ss. Voir aussi le journal de l'ami Alberto Caracciolo, *Teresio Olivelli*, Brescia, La scuola, 1975 ; Giuseppe Barba, « Teresio Olivelli Ghisleriano », paru dans *Annali di Storia Pavese*, 8-9, 1982-1983, p. 217-236.

23. Voir à ce propos : Maria et Claudia Magenta, *Teresio Olivelli : scuola d'alpinismo*, Milan, 1995.

environ 3000 prisonniers politiques, dont 493 Italiens²⁴. Après l'évacuation du camp et la marche de la mort, seulement quelques dizaines de ceux-ci ont survécu.

C'est dans l'univers concentrationnaire que nos témoins rencontrent et découvrent Olivelli, souvent sans connaître ses antécédents. Des jeunes comme lui, antifascistes et militants, partagent cette terrible expérience de déportation tout en ayant des convictions politiques et religieuses très différentes. Il est intéressant de remarquer qu'Olivelli, qui a fréquenté avant la déportation d'autres jeunes catholiques militants, compagnons d'études, ainsi que des soldats lors de la campagne de Russie – qu'il serait peut-être injuste de considérer comme fascistes, mais qui ne sont point antifascistes – ne change pas d'attitude, maintenant, à l'égard de ses camarades de camp, des communistes, des socialistes et des anarchiques pour la plupart. Certes, il y a quelques internés catholiques, dans ce camp : je rappelle l'ancien général Gaetano Cantaluppi et son fils, Pino Da Prati et surtout le frère franciscain Giannantonio Agosti, qui sera ensuite transféré dans la baraque des prêtres de Dachau. Hormis ceux-ci, le camp de Flossenbürg et ses sous-camps, conçus pour l'anéantissement des politiques, enferment principalement les antifascistes et les opposants politiques – surtout les politiques de gauche pour l'Italie. C'est bien en ceci que le double témoignage constitue une sorte de paradoxe : les témoins qui ont côtoyé Olivelli dans les camps, ceux qui témoignent de son attitude et de son abnégation à leur égard, le font à leur manière, de leur point de vue, sans utiliser les mots imprégnés de dogme catholique qui se trouvent par contre en grande quantité dans la bibliographie critique successive. Et ce sont justement ces témoignages, objectifs et sincères, mais quelque peu extraordinaires, qui permettront la reconstruction historique et chronologique de la dernière phase du « martyr » d'Olivelli. C'est grâce aux témoignages délivrés par ses camarades de Flossenbürg et d'Hersbruck qu'Olivelli a été commémoré d'abord, à juste titre, admiré et loué et, finalement, déclaré

24. Gerd Vanselow, *KZ Hersbruck. Grösstes Aussenlager von Flossenbürg*, Hersbruck, Karl Pfeiffer, 1993, p. 39. Aux 3 000 prisonniers enregistrés, s'ajoutent environ 2 000 prisonniers Juifs non enregistrés qui, dans le chaos des derniers mois, avaient été transférés ici, comme dans le camp principal de Flossenbürg.

ne partagent pas ses croyances; ils font état de son comportement altruiste et généreux qui, lui non plus, a embrassé tous les hommes, sans distinction. « Olivelli est rentré dans le rang et a posé sur mes larmes ses grands yeux pitoyables », écrit Bocchetta, qui évoque ainsi la figure de cet « ami pour mes souvenirs ». ²⁵

Vittore Bocchetta, ancien professeur de philosophie et militant actif de la résistance à Vérone (devenu artiste de renom dans l'après-guerre) a exprimé des réflexions profondes sur Olivelli, qui me paraissent confirmer mon propos. Elles remontent à la période brève mais heureuse où, le kapo a chassé le précédent et nommé Olivelli Schreiber de sa baraque, ce qui représente une chance inespérée pour les prisonniers.

Avec Olivelli renaît l'espoir d'exister encore : c'est du réconfort pour les plus exténués, du courage pour les pessimistes. Mais si tous étaient comme lui, il n'y aurait personne ici. Tere[sio] Olivelli est un paradoxe : une bouffée de justice hors la loi. La baraque est devenue un refuge sacré : ses réformes ont un effet immédiat pour tous les quatre-cents (à l'exception des Kapos qu'il ne peut remplacer tout de suite), les distributions sont méticuleuses, les injures, les coups, les actes sadiques ont été supprimés et notre *Schreiber* devient sur-le-champ une légende dans le camp tout entier.

Ceci ne peut durer, un tel état de grâce au cœur de l'enfer est tout simplement absurde. ²⁶

Le témoignage de Bocchetta dépasse ici la simple chronique des événements pour y décrire la réaction collective à l'attitude d'Olivelli, et l'expliquer par des réflexions personnelles très pointues. Grâce à son témoignage, filtré par son esprit critique et sa sensibilité particulière, la figure de l'ami Olivelli ressort dans toute sa puissance, lui qui applique ses valeurs de justice et de solidarité, en contraste évident avec les règles du camp. La fonction de *Schreiber* est d'habitude réservée aux triangles verts de langue allemande, les terribles « droits communs » qui s'acharnent contre les prisonniers politiques, qu'ils méprisent au plus haut degré. Maintenant, à la grande surprise des Italiens, la fonction est

temporairement donnée à l'interprète. Si les coups et les aberrations ont été jusqu'ici à l'ordre du jour, Olivelli tourne la page, car son « assistance infatigable et étendue » accomplit des miracles afin de « régénérer les prisonniers au retour du travail et dans les jours de pause ». Olivelli arrive même à convoquer le médecin ukrainien du *Revier* pour soigner vraiment ses hommes, ses protégés de la baraque. Le témoin Bocchetta exprime, la surprise et la joie que cette période heureuse leur procure, par un choix lexical très riche, une « bouffée de justice », un « état de grâce » jusqu'à parler, plus bas, de l'avènement d'un « royaume des justes » ²⁷ dans la baraque. Mais cela ne dure pas longtemps, Bocchetta a raison : « Olivelli ne dure plus de deux semaines. »

Cet épisode raconté par Bocchetta nous inspire quelques commentaires. C'est en effet grâce à lui, à son témoignage, que le lecteur apprend à quel point le combat d'Olivelli pour aider ses camarades de déportation s'est poursuivi tout au long de son expérience concentrationnaire, jusqu'à s'oublier lui-même pour se consacrer aux autres. Le message d'Olivelli demeure très vif dans la mémoire des rescapés, qui les livrent tel quel dans leur récit d'après-guerre : chacun à sa manière, selon ses possibilités, très simplement, avec une nuance de naïveté, ou de manière plus complexe, suivi d'une réflexion plus profonde et personnelle. La voix du témoin est la trace qui reste, capable de dépasser les limites naturelles et historiques et de faire parler le témoin intégral. Bien que le témoin soit subjectif et que son histoire demeure individuelle, sa parole se fait collective, car « la subjectivité se présente comme *témoin*, peut parler pour ceux qui ne peuvent parler » ²⁸. Le témoin, investi d'une parole collective, prend la parole pour ceux qui ont péri, et devient *témoin par procuration*. En renouant le fil de la mémoire avec les camarades disparus, il ne se limite pas à raconter leur souffrance et leur mort, mais se charge aussi de transmettre le message de ceux qui ont marqué les esprits.

25. V. Bocchetta, '40-'45, *quinquennio infame*, op. cit., p. 121.

26. *Ibid.*, p. 136. Nous avons corrigé une erreur dans le prénom d'Olivelli.

27. *Ibid.*, p. 136-137.

28. Voir à ce propos les réflexions de Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin*, traduit de l'italien par Pierre Alfieri, Paris, Rivages, 2003, p. 159.

Lorsque Buber Neumann écrit son livre *Milena*, elle explique au lecteur : « Je l'ai fait parce que la personnalité de Milena Jesenská me fascinait et parce qu'une profonde amitié me liait à elle »²⁹. Sans doute les témoins de Flossenbürg et d'Hersbruck éprouvaient-ils des sentiments analogues à l'égard d'Olivelli ; du respect, de l'amitié, de la gratitude aussi. C'est ainsi que le *Dolmetscher der Italiener* trouve tout naturellement une place dans leurs écrits. Et quelques années plus tard, les témoins qui vivaient encore, ont répondu positivement à l'appel, lorsqu'il a fallu livrer un témoignage oral sur lui, dans un contexte plus officiel. La figure d'Olivelli ressort de ces discours écrits et oraux, comme un homme exceptionnel, digne, généreux et fort. S'il a dû se battre pour survivre dans le camp, comme les autres, il a lutté encore plus pour préserver le sens de la dignité et de la fraternité humaine dans le camp, ce qui lui a valu l'amour et le respect de ses camarades. Son message, qui a marqué les esprits, reste gravé dans la mémoire de tous les rescapés. Il est rapporté dans les écrits de ceux qui ont survécu, dans une section hybride de texte, qui joue la fonction, pour ce faire, de double témoignage.

29. M. Buber Neumann, *Milena*, op. cit., p. 9.

Chapitre 8

ENGAGEMENT ET TÉMOIGNAGES RELIGIEUX PENDANT LA GUERRE DE 1870-1871

Édouard Galby-Marinetti
Montpellier III

À la jonction de diverses crises, en prise avec des mouvements et des mutations qui vont participer à la restructuration du pouvoir de l'Église catholique et aux redéploiements territoriaux et diplomatiques des nations, dans un nouveau creuset d'alliances, l'année 1870 semble un axe tout indiqué pour explorer une révolution des mentalités en cours, un marqueur favorable pour une plongée dans les considérations et les idées dominantes qui travaillent et modèlent la psyché collective. Mais ne se dissimule-t-il pas derrière le front cataclysmique des événements internationaux qui frappent les populations, un phénomène de fond majeur, qui touche à l'identité individuelle ? Face à des enjeux macroscopiques, entraîné par une machine de guerre et une culture collective, que devient l'individu ? Celui-ci découvre une liberté de conscience qu'il entend exercer et prend spontanément l'habitude de relever, de noter ce que ses yeux ont vu, de se déclarer soi-même autant que de communiquer les mots et les idées qui s'agitent dans son environnement.

Dans Paris encerclé, isolé du reste du pays, le témoignage prospère, on veut écrire, au jour le jour, la vie telle qu'elle se présente, dans ses grandes et ses petites heures. On retrouve partout ce modèle adopté dans la capitale, aussi bien dans les zones occupées par l'armée allemande que dans les zones libres.